NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

87 N° 10 1965

Prolégomène à un examen de la formation intellectuelle des clercs

André THIRY (s.j.)

p. 1047 - 1065

https://www.nrt.be/en/articles/prolegomene-a-un-examen-de-la-formation-intellectuelle-des-clercs-1558

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Prolégomènes à un examen de la formation intellectuelle des clercs

L'examen de conscience suscité par le deuxième concile du Vatican invite nécessairement à s'interroger sur la formation des clercs et sa valeur présente. A dire vrai, celle-ci est complexe. Elle embrasse d'abord la formation proprement spirituelle des clercs, cette direction qui les aide dans la conversion personnelle au Christ qu'exige leur vocation et qui est toujours à parfaire. Elle comprend en outre la préparation à l'action apostolique directe, non seulement par la culture des moyens d'expression et de communication traditionnels et nouveaux, mais aussi, et de plus en plus, par des contacts et des rencontres avec des équipes sacerdotales en pleine action, spécialement par des stages adaptés aux étapes de la formation et soigneusement étudiés et contrôlés. Elle comprend aussi certaines approches du monde non-chrétien dans ses représentants qualifiés et dans ses institutions. De la sorte, les futurs prêtres ne sont jamais coupés totalement de l'action du monde réel et de la parole des hommes à qui ils sont débiteurs du Christ à un titre spécial. Quand ils s'adresseront à eux, ils n'auront à éprouver ni angoisse ni complet dépaysement. Reste alors à envisager la formation intellectuelle des clercs.

C'est cette dernière et elle seule que concernent les pages qui suivent. Certes, la conviction aujourd'hui est universelle, cette formation intellectuelle ne peut être séparée ni de la formation spirituelle ni de la préparation à l'apostolat. Elle demande cependant un examen particulier. Traditionnellement, elle se divise en deux étapes : philosophie et théologie. De tous côtés aujourd'hui, on cherche à la compléter sinon pour tous, du moins pour un grand nombre, un nombre croissant, par des études spéciales choisies selon le double critère des nécessités des temps et des aptitudes des sujets. Les spécialisations en philosophie et en théologie continuent à être favorisées, mais d'autres spécialisations s'imposent de plus en plus dans les divers secteurs des sciences modernes et surtout, sans doute, des sciences humaines. Ces spécialisations posent le délicat problème de leur intégration avec les études et la formation proprement sacerdotales. Et celui-ci, à son tour, soulève celui du rapport du prêtre et des valeurs humaines en général.

Sans toucher *directement* les problèmes de la formation intellectuelle des prêtres, nous voudrions évoquer un certain nombre de données qui la commandent ou la *conditionnent*. Nous en resterons donc à des prolégomènes. Nos analyses paraîtront un peu lointaines ; elles charrient sans doute bien des vérités premières. Il s'agit de reconnaître les dimensions de ce monde vers qui, par vocation, le prêtre doit se tourner et de rappeler les principales transformations qui se répercutent dans la formation intellectuelle des prêtres.

Nous traiterons d'abord des transformations du milieu général dans lequel doit vivre le prêtre contemporain, ensuite des transformations du rapport maître-élève.

I. LE MILIEU GENERAL

A. Unité et diversité du monde

La première considération que nous croyons devoir souligner est celle, toute banale, de l'*unité croissante du monde*.

Il importe d'en souligner certains caractères d'une grande importance pour le prêtre d'aujourd'hui. Ce qui frappe d'abord le regard et l'esprit qui s'ouvrent au monde, c'est l'incroyable *diversité* de celui-ci. Sans doute, l'expérience n'est pas absolument nouvelle. On a toujours eu le sentiment d'extrêmes différences entre les hommes. Ce qui, à certains égards, est neuf, c'est la possibilité de s'en rendre compte sur une vaste échelle. Mais plus que la diversité des races, des cultures, des traditions et, en conséquence, des mentalités et des sensibilités, ce qui est aujourd'hui remarquable dans ce phénomène, c'est la *valorisation* de cette diversité. Devant l'étranger, la réaction n'est plus celle que notait Montesquieu avec son persan. Tout le monde, dirions-nous, a le droit d'être persan, d'être différent, d'être étranger, sans par le fait même être la victime d'un jugement dépréciateur. Le temps est passé de la division des Grecs et des barbares. Sans doute, les coutumes et les arts des pays lointains restent le plus souvent mal connus, mais nul n'oserait chicaner leur droit à l'existence. Ils suscitent une curiosité, un intérêt sympathique. L'occidental ne croit plus nécessaire pour excuser le plaisir qu'il trouve à tels ou tels édifices orientaux d'y voir l'annonce et la préfiguration de la colonnade des basiliques romaines... Le comparatisme et l'histoire ont sapé la base de faux absolus dont l'éducation jadis entretenait le culte. La diversité n'est plus regardée seulement comme un pur fait, elle commence à être reconnue comme une valeur.

Et cependant ce n'est pas cette reconnaissance au moins *abstraite* **de la diversité qui apparaît comme le caractère le plus significatif**

du monde actuel, mais bien au contraire, le *mouvement vers l'unité* qui d'ailleurs se déploie à des rythmes divers selon les régions.

Il est peut-être vain d'épiloguer longuement sur le concept de civilisation industrielle et technique, mais il faut relever à coup sûr que l'industrialisation (elle-même complexe) est une réalité qui rapidement devient universelle et qui entraîne avec elle des échanges accélérés conduisant à une unification et même une certaine uniformisation de la vie des groupes humains. Un dénominateur commun se cherche et se trouve à d'innombrables diversités.

Face au défi démographique, l'urbanisation suit rapidement l'industrialisation et partout, en constante progression, elle affecte l'humanité en ses profondeurs ; elle transforme les relations sociales et familiales. Et les sociologues de nous assurer que, dans moins d'un siècle, 90 % des hommes vivront en ville.

D'autres facteurs, bien sûr, interviennent encore dans cette unification du monde : qu'il suffise ici de parler de la multiplication des voyages que la vitesse des moyens de communication a rendu possibles et qui permet au grand nombre sinon une connaissance profonde des pays lointains, du moins des contacts directs. Le fait met en lumière l'importance actuelle de l'usage des langues vivantes que l'ancienne éducation tendait à minimiser. Ajoutons l'usage du téléphone, de la radio et surtout de la télévision qui permet une communion presque immédiate des peuples lors des grands événements : la mort de Jean XXIII et l'assassinat du président Kennedy en fournissent des exemples.

Tout cela accroît l'interdépendance des hommes et des groupes et renvoie à cette socialisation du monde sur laquelle Jean XXIII a attiré l'attention.

Le développement de l'enseignement est aussi un de ces phénomènes universels d'unité qui doit nous retenir. Certes il se présente différemment ici et là. Dans les pays d'Occident ou fortement occidentalisés, il se manifeste aujourd'hui par l'accès de tous les jeunes, garçons *et filles*, à l'enseignement secondaire, selon des modalités très variables, et par un accroissement notable et rapide, encore que fort différencié, des effectifs de l'enseignement universitaire. Dans les pays de moindre développement, il se signale surtout par la campagne contre l'analphabétisme qui répond actuellement à une aspiration profonde. Cela ne peut faire oublier que, selon les statistiques de l'Unesco, il y a encore par le monde 700 millions d'analphabètes. Mais la direction du mouvement et son progrès sont indéniables.

L'intelligence est donc appelée à jouer dans le monde un plus grand rôle que jadis. En parlant ainsi, nous n'oublions pas l'importance grandissante, à l'échelle mondiale, du monde des images avec ses prestiges et ses dangers : cinéma et télévision transforment l'hom-

me. Mais la montée de l'instruction générale est sans doute le meilleur antidote qu'on puisse trouver contre l'aliénation par l'image.

Il vaudrait la peine de se rendre compte, à partir de cette diffusion universelle de l'enseignement et des moyens de communication, du *type concret de rationalité* qui est en train de se développer partout. La montée des jeunes accuse encore le phénomène, car elle accélère la rapidité du passage d'un type de rationalité à un type nouveau. Est-il possible, au moins approximativement, de décrire ce type nouveau ? Ce n'est pas le lieu de rappeler longuement les révolutions qui ont exercé une influence décisive sur le type de rationalité de l'homme moderne. Chacun garde en mémoire la page fameuse où Freud les a évoquées en les interprétant d'ailleurs comme des rappels à la modestie de la condition humaine : la révolution copernicienne avec l'essor de la mécanique classique, la révolution darwinienne avec l'épanouissement des disciplines biologiques, enfin sa propre révolution avec la reconnaissance de l'inconscient psychique.

Il n'est pas facile de cerner les déterminations de ce type de rationalité et d'autant moins qu'il n'est pas certain que l'intuition de Freud soit vraiment complète et qu'il ne fasse trop bon marché, par exemple, de la révolution marxiste avec son essai d'interprétation de l'homme et de l'histoire à partir de la réalité économique. Quoi qu'il en soit, on ne saurait guère exagérer l'importance pour ce type de rationalité des modèles proposés par les sciences exactes et surtout la physique. Nous ne songeons pas à nier le développement actuel des sciences humaines ; leur avènement néanmoins est loin de détrôner les sciences exactes. D'abord, il leur est difficile de rivaliser en prestige avec des sciences capables de se manifester en techniques, industries, machines toujours nouvelles. Ensuite il est certain que des rapports nombreux se tissent entre elles et que le calcul et la statistique jouent un rôle grandissant dans les sciences humaines. Il n'est pas possible d'opposer simplement à leur égard quantité et qualité.

Une telle situation rend compte du fait que le type de rationalité qui tend aujourd'hui à devenir universel et menace même de s'identifier avec la raison tout court est essentiellement de caractère *scientifique*. Et puisque la science moderne n'applique pas une méthode universelle, mais des méthodes de plus en plus spécialisées selon les objets définis auxquels elle s'attache, il est normal que cette habitude d'abstraction méthodique devienne la marque de l'intelligence moderne. Ainsi il est clair que la dimension contemplative de la raison humaine à laquelle les anciennes civilisations étaient si sensibles et que l'effort actuel d'un Heidegger essaie de retrouver, risque d'être partout obnubilée. La raison apparaît de plus en plus comme la puissance qui permet de conquérir, de posséder, d'étendre l'emprise de

l'homme sur les objets. Tout ce qui ne se prête pas à cette saisie objective, déterminée et vérifiable est décrété d'irrationalisme et renvoyé aux domaines de la pure affectivité arbitraire.

A cet égard, l'effort des sciences humaines continue celui qui a été commencé par les sciences exactes du moins en ce qui regarde les valeurs religieuses. Le P. D. Dubarle a parlé de l'effet inhibant de la science dans le domaine regieux, du fait non de son essence bien entendu, mais de contingences historiques — effet qui touche consciemment ou non tous les hommes d'aujourd'hui. « Quand l'esprit, dit-il, est arrivé à une certaine maturité, à une certaine culture, il y a en lui une volonté d'émergence scientifique. Le mécanisme de celle-ci est constitué par un acte d'abstraction isolante aux fins de dégagement de la faculté scientifique. Il faut qu'une bonne fois un certain type de pensée soit mis à part. Toute la science occidentale se caractérise par cette volonté de spécifier ce qu'elle pouvait se réserver par rapport à l'initiative religieuse. Cette volonté de dégagement du profane se poursuit à l'infini : elle passe du visible, du physique à la politique, à la culture, à l'économie, à l'art et, pour finir, à la pensée même et à la connaissance. Au terme du mécanisme, nous avons bien de l'isolé, de l'abstrait, mais c'est de l'abstrait concret, car c'est le visible, le tangible, l'immédiat. Dès lors la réalité religieuse ne peut donner qu'une impression d'irréel, de non-vrai, de non-efficace. Il se produit alors un retournement. La science se retourne contre ce domaine initial et le reprend derechef sous la juridiction du propos scientifique. Le rôle des sciences humaines devient alors essentiel. Tout le phénomène du monde et de l'homme est alors réétudié, rien que ce phénomène, mais tout ce phénomène. Toute cette conduite, y compris la conduite religieuse, est spirituellement récupérée en raison »[1]. Sous couleur de démystification, de dévoilement rationnel, dit encore le P. Dubarle, la science a pour objet final de « déreligioser » la religion elle-même. Tout ce qui est source religieuse est laissé de côté. Il n'y a plus rien de ce qu'elle est qui passe dans l'homme scientifique. Et ce processus va à l'infini. Il est clair cependant que la science n'est pas simplement une pensée ; elle est intérieurement liée à la technique qui a barre sur l'industrie, sur l'économie. Elle conduit donc à une profanisation de la vie humaine telle qu'il n'y a plus de commune mesure, à ce moment-là, entre la Parole de Dieu et les affaires sérieuses de la vie présente.

Cette analyse met bien en lumière, croyons-nous, le type d'unité mentale que développe l'enseignement généralisé d'aujourd'hui. Elle pourrait d'ailleurs être étayée et recoupée de plusieurs manières.

1. Voir l'ouvrage en collaboration, sous la direction du P. HENRY, *L'annonce de l'Evangile aujourd'hui*, Paris, 1962, p. 167 ss.

L'unification du monde ainsi réalisée nous semble cependant se heurter encore aujourd'hui à des obstacles puissants. Sous l'unité que développent l'industrialisation et la science moderne, il est aisé de percevoir les résistances des diverses mentalités et cultures. Nous désignons par ce dernier terme, pris dans un sens large, une façon de penser, de sentir, de croire ou, si l'on veut, l'héritage social que l'individu reçoit de son groupe. La question est alors de savoir si l'industrialisation réussira à dissoudre les différences culturelles qui séparent les groupes humains.

Ces résistances ont d'autant plus de chances d'être longtemps efficaces que, grâce à l'Occident, ces cultures prennent pleine conscience d'elles-mêmes, et de leurs originalités. Comme l'a noté R. ARON : « l'humanité est en train d'accéder tout entière à cette forme de la conscience historique, caractéristique de l'Occident moderne. Celui-ci n'a pas seulement diffusé à travers la planète les outils de la technique, les sciences mathématiques, physiques ou biologiques qui en sont le fondement, il a aussi répandu des idées parmi lesquelles celle de la conscience historique me paraît la plus frappante [2] ». Le même auteur discerne trois dimensions de cette conscience historique : liberté dans l'histoire, reconstruction scientifique du passé, signification humainement essentielle du devenir.

Cette considération oblige à revenir sur le type d'unité vers lequel se dirige l'humanité présente. On ne peut songer à une égalisation des différentes cultures qui neutraliserait leurs valeurs. Peut-on songer à l'avènement d'une culture universelle qui totaliserait toutes les cultures particulières, en permettant d'apprécier concrètement le point de vue constitutif de chacune d'elles ? Cela ne paraît pas possible à l'heure présente. En effet, si nous partons de l'aire culturelle de l'Occident, nous voyons que les autres cultures se situent par rapport à la nôtre selon des relations de proximité et de distance. Notre champ d'investigation est orienté et limité. L'unité de notre culture et des autres cultures ne devient pensable qu'au terme de rencontres et d'explications mutuelles qui n'ont pour ainsi dire pas encore eu lieu. Quelques savants ont jeté des passerelles ; quelques groupes se sont rencontrés. Tout cela est épisodique et semble encore bien loin d'une véritable *rencontre fondatrice,* selon le mot de P. RICOEUR, à l'égal de celle du judaïsme et de l'hellénisme qui est à la source de la culture de l'Occident [3].

Il nous paraît que l'Eglise, dans la formation intellectuelle de ses clercs, ne peut que tenir compte de cette multiplicité des cultures et des langages à travers laquelle l'humanité d'aujourd'hui péniblement

2. *Dimensions de la conscience historique,* Paris, 1961, p. 96.
3. *Finitude et culpabilité,* II. *La symbolique du mal,* pp. 26-30.

communique. La réflexion sur la culture et le langage constitue assurément une tâche primordiale du temps présent à laquelle on ne concevrait pas que demeurent étrangers des hommes voués à la récapitulation de l'univers dans le Christ.

B. Transformations du monde chrétien

Les transformations du monde chrétien, en ce début d'ère atomique, ont été souvent analysées. Il est inutile d'insister sur l'importance que prend leur connaissance lucide pour une bonne formation des clercs. Mais puisque le sujet a été souvent traité, il suffira ici de rappeler quelques éléments significatifs des processus de transformation.

Le premier élément que nous voulons signaler a déjà fait couler beaucoup d'encre : il s'exprime dans le rapport ghetto-pluralisme. Le fait est que nos communautés chrétiennes, jusqu'à des époques récentes, ont eu tendance à se développer selon un style défensif sinon en vase clos, du moins à part des grands courants qui ont produit la civilisation moderne. Elles ont souvent construit autour d'elles un système protecteur d'œuvres et d'institutions temporelles formellement chrétiennes. Pour une part, ce monde institutionnel exprimait une nostalgie de la chrétienté médiévale. Cet idéal unitaire fait place aujourd'hui à un pluralisme généralisé dans lequel les chrétiens éprouvent quelque peine à se situer. Lentement ils en viennent à reconnaître les conditions théologiques d'un pluralisme. Les débats conciliaires sur la liberté religieuse et la tolérance témoignent de ce climat nouveau. La logique de cette prise de position conduira, on n'en peut douter, l'Eglise actuelle à *alléger* l'armure institutionnelle qu'elle porte à ce jour afin de s'engager plus allégrement dans les voies de l'apostolat et de la mission.

Cette situation combinée avec les faits rappelés plus haut contribue à former de nouveaux types de communautés chrétiennes et surtout d'élites chrétiennes.

La dislocation des structures de l'ancienne société et spécialement les modifications des structures familiales conduisent de plus en plus le chrétien moderne à s'affirmer personnellement. Le monde actuel compte et comptera de moins en moins de secteurs rappelant les pays de vieille chrétienté où la régence de l'Eglise se fait sentir sur la totalité de la vie sociale. Nos pays même les plus fidèles rassemblent de moins en moins de ces chrétiens qu'on appelle sociologiques parce que la pression sociale joue un rôle essentiel dans leur adhésion. Non seulement les régions chrétiennes homogènes sont moins nombreuses, mais par le jeu de l'évolution des mœurs, il y a de moins en moins de familles « préservées » dont les membres professent un christia-

nisme unanime. Bien plus, le nombre des foyers dont les conjoints sont divisés par la question religieuse ne peut que s'accroître.

Une telle évolution mène loin. La foi des chrétiens apparaîtra de plus en plus comme une démarche engageant la personne en sa profondeur, comme œuvre d'une authentique liberté spirituelle. Inutile d'ajouter que de tels chrétiens exigeront de leurs prêtres des nourritures fortes et une aide très attentive dans le combat spirituel que leur foi doit mener. Leurs appels seront d'autant plus insistants que ces chrétiens souffriront nécessairement d'être isolés et exposés à tous les coups dont les protégeaient jadis les murailles institutionnelles.

Désormais l'appartenance à l'Eglise ne peut plus être que libre et ceux qui se réclament d'elle à quelque titre que ce soit ne lui demandent plus ce que jadis on lui demandait quand on voyait en elle essentiellement une institution dominante de la culture. Certes les chrétiens de style ancien demeurent presque partout mêlés aux chrétiens de style nouveau, mais le mouvement et son sens ne sont pas niables et commandent le nouveau type de relations que les prêtres ont de plus en plus à nouer avec les fidèles. C'est dans une société spécialisée et laïcisée qu'ils doivent tisser ces nouveaux liens, avec les espoirs et les difficultés que cela présage.

On le voit. Par cette mutation sociale, une Eglise, allégée de certains fardeaux que la tradition lui imposait, devient capable de porter aux hommes la parole de Dieu dans un style plus dépouillé que jadis, plus consonant au mystère qu'elle proclame.

La même mutation est en train de favoriser chez les laïcs la vive conscience de la valeur propre du monde humain et de ses fins immanentes. Il suffit ici de signaler la chose en passant. Mais il est certain que l'on atteint là un des caractères majeurs de la vie chrétienne d'aujourd'hui qui ne se confond pas du tout avec le naturalisme. Ce phénomène, sans doute, n'est pas absolument nouveau, et on peut en saisir les prodromes assez loin dans les siècles passés. Aujourd'hui cependant sa prise de conscience s'universalise. Le chrétien se sent de plus en plus partie prenante de ce monde et il ne pense pas que sa foi dans l'éternel puisse contredire sa foi dans l'avenir, même s'il ne s'explicite pas la synthèse qui permet leur unité sans trahison. Il ne s'agit pas seulement de la valeur des efforts spécialisés avec leurs méthodes propres et autonomes, mais plus globalement d'une participation, à l'espoir humain, à la tâche des constructions terrestres.

Ce mouvement est lié d'ailleurs, encore que ses sources soient en partie diverses, à la prise de conscience du laïcat chrétien comme tel et de sa dignité et de sa mission proprement religieuse. La constitution conciliaire sur l'Eglise a consacré cette promotion des laïcs qui leur donne le sentiment d'être peuple de Dieu. Certes elle doit encore **s'inscrire dans les faits, au-delà des discours ; elle doit trouver ses**

expressions et aider à une nouvelle définition concrète des rapports du sacerdoce et du laïcat. A bien des égards, il s'agit pour les chrétiens d'aujourd'hui d'une question essentielle.

Ce monde chrétien en mouvement prend aussi conscience de son petit nombre. Il porte le souci de son peu de visibilité dans un univers en explosion démographique. Il sait qu'il doit être un signe parmi les nations. Il se rend compte que ce signe dans les années qui viennent risque de s'amenuiser. Il ne désespère pas cependant, car il sait que dans un monde où les moyens abondent, ce sont les fins qu'il convient de découvrir et de poser. Il se souvient de la parabole du ferment.

C. Transformations du monde incroyant

Si la description du monde catholique d'aujourd'hui a été souvent entreprise et n'est pas trop malaisée en ses grandes lignes, il n'en va pas de même du monde non-chrétien, ce monde qui n'est pas contigu au premier, mais lui est partout mêlé et comme adhérent. Celui-ci, en effet, ne se saisit pas lui-même sous cette formalité et ne s'unifie pas sous elle. Il n'existe comme tel que pour le chrétien.

De cette remarque banale, il suit que le monde incroyant aux yeux du chrétien qui le discernent, est d'abord un monde qui ne croit pas encore. Non pas un monde condamné qu'on pourrait assimiler au royaume de Satan. Un monde sans doute grevé d'erreurs et de péchés, mais appelé d'en haut, sollicité par la présence mystérieuse du Verbe de Dieu, obscurément travaillé par des énergies divines. Un monde avec lequel le chrétien cherche à dialoguer, puisque aussi bien il n'y a de passage à la foi que par le consentement, et d'appartenance à l'Eglise que par la liberté. Un monde que l'Eglise et son sacerdoce officiel ont mission de servir et d'aider dans sa conversion des idoles au Dieu vivant.

Ce monde incroyant en sa grande masse semble loin de l'Eglise et du Christ, loin de Dieu même. Un trait le caractérise : l'athéisme. La question qu'il pose, c'est la question radicale, la question dernière.

Ce mot d'athéisme renvoie cependant à des situations fort diverses et qu'il importe de distinguer. On a toujours mis à part les athées pratiques dont l'athéisme, selon la définition de Lagneau, consiste non pas à nier la vérité de l'existence de Dieu, mais à ne point réaliser Dieu dans leurs actes. Envisagé dans cette perspective, l'athéisme n'est évidemment pas une réalité nouvelle ; il a l'âge de l'homme pécheur.

Mais il est aujourd'hui une race d'athées dont on peut et doit dire qu'elle est nouvelle. Il s'agit de cet humanisme athée dont nous lisons la défense et l'illustration dans les œuvres marquantes du siècle. Athéisme de Marx d'un côté, athéisme optimiste à bien des égards qui

part d'une négation qui cherche à se justifier pour aboutir à un silence tel, dans la création de l'homme par l'homme, que la question de Dieu n'y puisse plus germer dans les consciences. Athéisme de Nietzsche, d'un autre côté, et de tout le pessimisme existentialiste.

De l'athéisme pratique, trop paresseux pour se formuler lui-même, à l'humanisme athée, on aurait tort de croire que les chemins sont coupés. Tous les athéismes se contaminent l'un l'autre. Et l'on peut se demander si le silence de Dieu auquel Marx croit aboutir dans la société nouvelle dont il fonde les conditions, ne ressemble pas à cette indifférence pratique, à cet étouffement de toutes les aspirations religieuses dans les cités de la civilisation d'abondance qui commencent à se dresser dans le monde. L'idéologie marxiste n'y joue peut-être pas grand rôle. On peut même y voir le produit le plus pur de l'évolution capitaliste : mais les extrêmes ici semblent se rejoindre. Quand les besoins fondamentaux de l'homme sont satisfaits, quand il est repu, ne s'enfonce-t-il pas dans une sorte de torpeur où, selon le langage traditionnel, ne perce plus aucun besoin religieux, aucune inquiétude spirituelle.

Certes les sources de l'indifférentisme moderne ne sont pas toutes à chercher dans la même région. L'indifférence religieuse chez des hommes lucides et vivants de notre époque est soutenue et promue par des espérances proprement humaines et terrestres. L'ambiguïté de cette situation peut apparaître alors inextricable. La recherche d'un monde meilleur et plus fraternel, le désir d'ajuster la terre pour les milliards d'hommes qui vont venir ne sont-ils pas capables à eux seuls de remplir le cœur et l'esprit des hommes ? N'y peut-on pas trouver le but exaltant d'une existence qui, alors, n'a plus le temps d'autre chose et craint de s'énliser et de se perdre sur les sentiers de la religion quand il y a un telle urgence à aménager la terre ? De telles motivations recoupent partiellement les justifications des humanismes athées et nous font sentir l'impossibilité où nous sommes de dresser une carte claire, avec les frontières bien délimitées, des athéismes modernes.

Derrière les consciences ou les inconsciences qui s'y manifestent, le monde non-chrétien apparaît donc au croyant comme un monde loin de Dieu. Le chrétien ne peut oublier cependant son espérance et que le Christ est salut de Dieu pour ceux qui sont près et pour ceux qui sont loin et que nulle conscience humaine ne peut apprécier ces distances.

Certes le vaste monde paraît étranger à l'Eglise et à son action. Cependant en des événements imprévisibles, il manifeste une étrange sensibilité à son action. L'action de Jean XXIII et son enseignement — *Mater et Magistra, Pacem in terris* — ont touché le monde entier. **Le deuil de sa mort fut un deuil mondial, un deuil qui révélait le cœur**

unanime de l'humanité présente. La parole de cet homme de Dieu ne paraissait-elle pas à tous comme la prophétie de leur histoire ? L'accueil réservé par l'Inde entière au pape Paul VI, l'accueil de l'O.N.U. à son message de paix s'inscrivent dans la même ligne et témoignent de l'ouverture secrète à l'Eglise du monde contemporain. D'ailleurs n'est-ce pas un signe des temps que la grande presse, le cinéma, la télévision portent un intérêt aux choses religieuses qui, pour n'être pas toujours aussi pur qu'on le voudrait, n'en est pas moins frappant et neuf à bien des égards ?

N'est-ce pas un autre signe que de grands artistes comme Matisse et Le Corbusier aient tenu à honneur de construire et d'orner des lieux de culte, que Darius Milhaud ait voulu composer un oratorio sur l'encyclique *Pacem in terris* et qu'André Jolivet ait voulu écrire sa cantate sur l'œuvre de Teilhard ? Il est clair, enfin, que l'événement du concile a suscité dans le monde entier un intérêt qui semble sans précédent. L'ouverture œcuménique et le respect des consciences qui y furent préconisés ont trouvé des échos très favorables dans le monde entier.

De longues analyses seraient nécessaires pour dégager toute la signification de ces faits. Ce que nous avons dit suffit à poser une question. Le monde moderne, entraîné dans une mutation sans précédent par son ampleur et sa rapidité, n'éprouve-t-il pas de plus en plus le besoin de savoir où il va ? Ne cherche-t-il pas de plus en plus à s'éclairer sur le sens de toute cette mouvante histoire dans laquelle, passager perplexe, il est embarqué ? Sans doute, il tâtonne le plus souvent, et on assure que les horoscopes des astrologues comptent aujourd'hui mille fois plus de lecteurs que les ouvrages des astronomes ! Mais comment la prise de conscience du mouvement accéléré qui emporte l'histoire, ne se nouerait-elle pas en interrogation ardente sur le terme du mouvement, sur l'avenir humain et le sens de l'aventure humaine ?

Le développement même d'un sentiment de puissance toujours accrue, de possibilités toujours nouvelles, s'il peut en griser plusieurs, en conduit certainement beaucoup d'autres à la recherche de ce qui peut protéger l'homme contre les excès de sa propre puissance. L'aventure des physiciens américains qui travaillaient à la bombe atomique n'est-elle pas le signe qu'il y a des événements qui obligent l'homme à s'arracher aux cloisonnements des abstractions méthodiques et à se reconnaître solidaire du destin de tous ?

II. LE RAPPORT MAITRE-ELEVE

A. Transformations de l'enseignement

Les grands changements du monde affectent nécessairement l'éducation et l'enseignement. Sans doute les conséquences ne sont pas également lourdes dans tous les secteurs de la pensée. Mais il serait bien naïf de croire que la formation intellectuelle des prêtres puisse y échapper absolument.

Les meilleurs juges de notre temps nous répètent que les jeunes doivent apprendre à vivre dans un univers *mobile*. C'est vrai pour les clercs comme pour les autres : l'avenir qui les attend ne peut être connu selon les anciennes méthodes. Nous ne découvrirons plus la figure du monde futur en présentant un miroir au passé. L'avenir vers lequel nous marchons est plein de risques. La seule chose certaine, c'est sa rupture d'avec le passé. La simple transmission de l'expérience passée ne permettra donc pas d'y faire face. Comment prévoir ce que les inventions incessantes qui éclatent en gerbes autour de nous conditionnent sans cesse à nouveau ?

Dès lors ne faut-il pas en venir à une nouvelle idée de l'enseignement ? Jusqu'à nos jours, celui-ci a été pensé comme une *tradition*. Il consistait à faire profiter les jeunes de la sagesse des anciens en leur transmettant les connaissances éprouvées, celles que l'expérience avait montrées utiles.

On se trouve aujourd'hui devant le phénomène d'*usure accélérée des connaissances*. L'insuffisance présente de la notion d'amortissement dans le monde des machines trouve des équivalents dans le monde des sciences. Dans l'univers du savoir positif, le renouvellement est si rapide qu'il semble mettre en cause la notion même d'enseignement. 90 % des savants qui ont vécu à toutes les époques sont actuellement vivants d'où la masse écrasante des matériaux fournis aux enseignants. Ceux-ci sont nécessairement débordés. Ce qu'ils enseignent a des chances d'être dépassé au moment même où ils l'enseignent. A fortiori peut-on penser que cela sera définitivement vieilli lorsque les jeunes pourront à leur tour s'en servir dans la vie.

Les études proprement cléricales sont sans doute, par leur nature même, moins sujettes que d'autres à cette usure. Ce qui permet d'allonger un peu en leur faveur ce que Gaston Berger appelait *la période moyenne de communication du savoir*. Cependant tout ce qui relève dans l'enseignement ecclésiastique de la positivité historique est évidemment sujet à l'usure dont nous parlons au moins dans une certaine mesure. Que de professeurs autour de nous reconnaissent qu'à trois années de distance seulement, il leur faut renouveler leur enseignement sous peine d'être renvoyés aux vieilles lunes !

Néanmoins, remarquons-le tout de suite, il n'y a pas que le savoir positif qui soit appelé à ces rapides évolutions. En vérité, ce qui est plus grave, ce à quoi l'accélération de l'histoire contraint toujours davantage, c'est à un renouvellement des points de vue, à un renouvellement des problématiques. Ce qui contraint à de continuelles et onéreuses « restructurations ».

Les conséquences sautent immédiatement aux yeux. Il est clair que le temps de l'encyclopédisme superficiel est révolu. A vouloir trop charger les jeunes, on les écrase. L'éducation doit prendre le pas sur l'enseignement. Il ne faut livrer aux étudiants que les connaissances générales dont ils auront certainement besoin et, pour le reste, tâcher de réaliser ce qu'on a appelé l'*éducation permanente*. Celle-ci d'ailleurs a commencé à fonctionner dans notre monde, d'une manière trop empirique sans doute, mais déjà effective. Quel est, en effet, le médecin d'aujourd'hui qui se contenterait dans son art de ce qu'on lui a inculqué à l'université ? Quel serait le sort de l'ingénieur qui n'a pas suivi le mouvement des idées et des découvertes dans son secteur ? Quel serait le sort du professeur de théologie qui transmettrait simplement ce qui lui fut livré en sa jeunesse cléricale ? Tous ceux qui désormais refusent le mouvement de la vie, la vie les rejette.

Ce que l'éducation doit désormais viser à former avant tout dans les jeunes esprits, ce sont les qualités d'initiative et d'imagination et d'invention grâce auxquelles ils seront capables de faire face à la surprenante nouveauté qui les attend certainement. L'érudition copieuse et un peu lourde qui fut, à certains égards, l'idéal scientifique du siècle dernier ne sera plus d'une grande utilité, d'une part, à cause de ses limites aujourd'hui trop vite atteintes et, d'autre part, à cause des moyens mécaniques d'information dont on disposera de plus en plus. On songe à ces mémoires électroniques dont l'exposition de New-York a fourni de bons exemples.

De cette prédominance de plus en plus nécessaire à l'avenir de l'éducation sur l'enseignement, il ne faut pas tirer cette conclusion qui en tenterait sans doute plusieurs : au lieu de courir après la multiplicité des informations vite défraîchies, cultivons notre bon sens. Une telle conclusion nous paraît entièrement fausse. Plus nous nous engageons dans l'avenir et plus nous sommes obligés de reconnaître que les qualités de bon sens, de jugement solide, si elles sont toujours utiles et *nécessaires*, ne suffisent cependant à rien. Toute connaissance aujourd'hui est démarche scientifique et exige le recours à des procédés méthodiques extrêmement spécialisés sous peine de s'annuler elle-même. C'est vrai dans le monde des sciences proprement dites, c'est aussi vrai dans des domaines comme ceux de la philosophie et de la théologie. En effet, comme on l'a dit : la philosophie du bon

sens, c'est le positivisme. Quant à une théologie du bon sens, c'est simplement impensable. N'est-ce pas l'équivoque qui corrompt la plupart des plaidoyers actuels pour des cours de base en tous domaines ? Pour notre part, nous ne nourrissons aucun préjugé contre cette idée d'un cours de base. Mais nous sommes en garde contre l'illusion qui consisterait à croire qu'un tel enseignement de base pourrait être donné à peu de frais par des personnes simplement douées d'un jugement sain, à l'écart et, pour ainsi dire, à l'abri des recherches sans fin poursuivies selon les méthodes très spécialisées des sciences. Un tel enseignement exige, au contraire, de celui qui le donne une pénétration qui ne peut être un simple don de naissance, mais seulement le fruit d'un talent longuement cultivé et mûri au contact des méthodes les plus fines et devenu très conscient de ses procédés. Il s'agit, en effet, dans une masse énorme de documents, de dégager et filtrer ce qui est vraiment essentiel, de l'éclairer à tous égards sans se perdre dans la dispersion des justifications sans fin. Sinon on ne fera qu'alimenter ce courant de simplismes et d'ignorance arrogante qu'une époque troublée risque toujours de traîner après elle.

Nous nous rangeons sur ce point à l'avis du P. Dunas, O.P., quand il déclare : « Le kérygme doit aujourd'hui, pour répondre à sa fonction, c'est-à-dire pour être objectivement Evangile, Bonne Nouvelle, et subjectivement, interpellation existentielle de l'homme, mise en demeure de se convertir, s'armer d'un appareil interprétatif ou d'une propédeutique assez considérable et complexe[4] ».

Il faut y insister. Le rôle de l'intelligence ne cesse et ne cessera pas de grandir dans le monde moderne. L'usine automatisée supprime les manœuvres, les ouvriers sans qualification, mais non les mécaniciens avertis ni les ingénieurs. La proposition du message évangélique aux esprits modernes requiert des prêtres à la fois cultivés et équilibrés pour répondre aux exigences du pastorat. Nous n'oublions pas ici que la Parole de Dieu est scandale pour les Juifs et folie pour les Païens, mais nous voulons rappeler que toute proposition du message à des esprits de plus en plus intellectualisés et marqués du type de rationalité que nous avons décrit plus haut, exige une pénétration, une adaptation, une sensibilité dont on ne peut faire l'économie. Cela pourra-t-il être acquis autrement que par un travail commun des maîtres ? Nous ne le croyons pas. On n'arrivera en ces domaines à l'équilibre visé que par la conjonction d'efforts et d'apports préparés par des contacts fort divers avec le monde des sciences d'aujourd'hui.

C'est un thème richement orchestré par l'histoire que celui des à peu-près de la chaire chrétienne. Il faut mettre en garde les jeunes clercs contre les tentations de simplisme auxquelles ils ne sont que trop exposés.

4. Voir *L'annonce de l'Evangile aujourd'hui*, p. 236.

B. Transformations dans la psychologie des jeunes

Nous n'avons pas ici l'ambition ridicule de dresser un état de la psychologie des jeunes d'aujourd'hui. Nous voudrions seulement éclairer quelques traits de celle-ci qui regardent la vie intellectuelle, sans méconnaître l'extrême diversité des esprits.

Tout le monde s'accorde à déclarer que le fossé s'élargit chaque jour davantage entre les jeunes et les anciennes générations. Ce n'est pas seulement vrai dans les pays jeunes placés devant des tâches radicalement nouvelles. Cela se vérifie également dans les vieux pays et douloureusement parfois.

D'abord le candidat au sacerdoce s'engageait jadis dans les études proprement cléricales au terme d'études secondaires, de type presque exclusivement littéraire. Aujourd'hui cette situation *commence* à se modifier. Il faut prévoir que les candidats qui se présenteront désormais posséderont une formation davantage axée sur les sciences et se montreront sensibles, par conséquent, à d'autres exemples, à d'autres modèles et s'orienteront selon d'autres repères que leurs prédécesseurs.

Ensuite, le fait est généralement reconnu, les jeunes générations acquièrent plus tardivement que jadis leur maturité psychologique et affective. En principe, il est vrai, la vie cléricale *suppose* cette maturité (tout comme la vie religieuse d'ailleurs) et la formation cléricale n'a pas pour but de la donner. Néanmoins à s'aveugler là-dessus, on risquerait de fâcheuses erreurs. D'autant plus que ce trait n'est pas destiné à passer rapidement, mais tient à des conditions sociales et familiales que l'avenir accusera sans doute encore davantage.

Cette immaturité s'accompagne nécessairement d'un fort sentiment d'insécurité que la complexité du monde entretient et dont les manifestations déconcertent et parfois troublent les adultes : ce sont ces attitudes entières, tranche-montagne, qui ne sont qu'une façon de se rassurer soi-même, de se donner forme, ou bien, au contraire cette instabilité, cette labilité qui semblent refuser à un maître toute prise solide. Averti, le maître ne s'éberlue pas de certaines condamnations sans appel, de certains simplismes. Il faut sans doute lier à ce trait, le goût des palabres et parfois des interrogations qui s'éternisent sans profit, semble-t-il. L'adulte est alors parfois tenté de mettre en cause l'humilité, la docilité des jeunes. En réalité, ceux-ci ne refusent pas d'être orientés et dirigés. Ils en éprouvent, au contraire, un profond besoin et reprochent souvent à l'adulte de ne pas les prendre au sérieux, en refusant le dialogue qui permettrait justement d'élaborer en connaissance de cause les directives qu'ils attendent et qu'ils semblent désirer précises.

Un autre trait mérite d'être relevé. Nous voulons parler de la **répugnance des jeunes à l'analyse abstraite qui a marqué jadis toutes**

les pédagogies plus ou moins associationnistes. Nous enregistrons la chose comme un fait, un fait qu'on ne supprime pas par des remontrances. Sans doute cela tient-il à divers facteurs. Songeons que certains jeunes qui se présentent aujourd'hui aux études cléricales ont été élevés selon les méthodes dites globales et, de ce chef, ont contracté des habitudes d'esprit qui ne peuvent que surprendre ceux dont les jeunes années ont été autrement orientées. Ces habitudes sont renforcées par le contact fréquent du cinéma, de la télévision et par tout ce qu'on appelle la civilisation de l'image. Le climat contribue à façonner des tournures d'esprit qui spontanément sont plus synthétiques qu'analytiques. Il s'agira souvent au début de synthèses fort obscures ; au maître incombera ensuite la charge de réduire ces nébuleuses.

Il se peut cependant que la psychologie renvoie ici à quelque chose de plus profond. La scolastique et la néo-scolastique ont beaucoup usé des abstractions méthodiques, des analyses conceptuelles, des définitions préalables, etc. On peut se demander si les résistances des jeunes, nourries d'ailleurs par le climat général, ne proviennent pas pour une part du sentiment obscur que philosophie et théologie doivent se garder dans leurs démarches de toute contamination avec la constructivité propre aux mathématiques ?

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est certain que les jeunes d'aujourd'hui ont horreur du dogmatisme sous toutes ses formes. On ne vit pas impunément dans un univers pluraliste. Le temps du dialogue a sonné. Nul ne peut être condamné sans être entendu. Les jeunes ont le sentiment très vif de la multiplicité des faces d'un problème. Ils croient que la vérité est une tâche et une tâche inter*subjective, même s'ils en méconnaissent certaines conditions nécessaires.*

C. Transformations des méthodes pédagogiques

L'étude des modifications qu'entraîne dans les séminaires la nécessaire éducation permanente des prêtres déborde notre propos. Mais nous voudrions signaler ici les changements provoqués par la substitution des méthodes actives de pédagogie aux méthodes plus passives d'autrefois.

Il n'y a plus à plaider pour les méthodes actives. Elles ont gagné la partie, du moins théoriquement. Mais il faut en trouver l'application judicieuse aux différentes matières.

Certes tout maître authentique garde au cœur la nostalgie de la méthode socratique, de cette maieutique qui permettrait de conduire chacun à la vérité selon ses propres chemins. Les nécessités de la vie ne le permettent pas.

En fait, le cours magistral, avec quelques exceptions, demeure le plat de résistance de la plupart des banquets où les jeunes sont conviés ou contraints d'assister. Il est sans doute inutile de répéter après tant d'autres les inconvénients de cette manière de faire qui croissent d'ailleurs selon une proportion géométrique avec l'âge des étudiants. De divers côtés, on a commencé à favoriser les travaux en équipes, les travaux pratiques, les séminaires, réunions d'échanges et de discussion qui permettent aux élèves de participer plus activement à leur formation et aux maîtres de mieux apprécier l'impact réel de leur enseignement et ainsi d'abaisser le taux de leurs illusions. Il faut avouer cependant qu'on n'a guère dépassé jusqu'ici le stade des essais tâtonnants. Quelques conclusions néanmoins s'en dégagent. Il semble aujourd'hui qu'après avoir accablé le cours magistral de tous les péchés du monde, on en vienne à son égard à des vues plus modérées. Certes ce cours nous renvoie aux temps d'avant l'imprimerie. Et l'on ne sait s'il faut ou non admirer la constance des procédés d'enseignement après cette invention, en dépit des possibilités qu'elle ouvrait.

Néanmoins si l'on croit partout pouvoir ou devoir réduire la part du cours magistral dans l'enseignement supérieur, on parle non plus de le supprimer, mais de le compléter. Et d'excellents psychologues ont parlé de son caractère irremplaçable. Il faut veiller seulement à ce qu'il ne soit pas une école de conformisme qui tienne maîtres et élèves à l'abri de la réflexion, de la contestation, de la question. Eblouir, dominer, inonder sont trois tentations du maître. Cela dit, il y a autant de cours magistraux qu'il y a de professeurs. Des solutions variables peuvent être trouvées selon l'âge des étudiants, le caractère des disciplines, le fait qu'elles sont neuves pour l'étudiant ou qu'elles ont déjà été défrichées.

Mais le cours magistral restera à compléter. Si les connaissances nouvelles nous viennent essentiellement sous forme de livres ou d'articles, il faudra apprendre aux étudiants à les assimiler sous cette forme. L'établissement de listes de lectures et l'usage de la dissertation sont donc appelés à de nouveaux développements. Mais aussi ces réunions de groupes, de travaux, ces séminaires dont nous parlions plus haut. L'expérience montre que pour être fructueux, ces exercices exigent des groupes bien structurés avec des travaux soigneusement programmés. De ces réunions, il faut dire qu'on y trouve certes plus qu'on y apporte, mais toujours à proportion de ce qu'on y apporte. Ces changements exigent des maîtres bien formés. Que de réformes magnifiques sur papier n'ont jamais pu voir le jour, faute des hommes qui les auraient inscrites dans la réalité.

Dans la situation que nous venons de décrire, le choix des maîtres **dans l'enseignement des clercs prend une importance grandissante** et s'accompagne de difficultés nouvelles.

D'abord s'il est vrai que la formation des clercs comporte les trois aspects inséparables que nous avons dit : la conversion spirituelle, la préparation à l'apostolat et la formation proprement intellectuelle, il est clair que les maîtres choisis, par tout ce qu'ils sont et font, doivent être des ouvriers de cette formation totale. Il ne faut pas seulement des érudits, mais aussi des hommes qui sachent converser, écouter, dialoguer, collaborer ; des hommes à qui l'apostolat n'est pas fermé, à qui le monde n'est pas étranger, des hommes conscients du service qui leur est demandé.

On a fait justement remarquer que dans la famille, c'est le *nous* qui est véritablement éducateur, bien plus que chacun des parents avec toutes ses qualités *individuelles*. Il semble qu'il faut appliquer le principe au groupe des maîtres chargés de la formation cléricale. C'est le *nous* qui sera éducateur. Tout ce qui l'atteint, le divise ou le désagrège, risque, en dépit des valeurs individuelles, de conduire à des catastrophes. Il y a un danger dans les modes plus communautaires de formation que le temps nous impose. Jadis, dans une promotion, on pouvait bien connaître l'un ou l'autre échec individuel ; aujourd'hui l'échec menace de s'étendre à la promotion entière.

Le nombre des maîtres à choisir sera nécessairement plus grand que par le passé. Les tâches demandées sont plus lourdes qu'autrefois et de beaucoup. Elles sont plus lourdes techniquement en ce que la maîtrise de n'importe quel secteur des disciplines philosophiques et théologiques exige un effort plus grand que jadis non seulement d'information, ce qui est clair, mais bien davantage de *réflexion* proprement dite et de critique. Et l'on a beau dire et beau faire, la réflexion authentique exige longueur de temps et liberté intérieure. Elles sont plus lourdes humainement en ce sens que les contacts multipliés avec les étudiants et les autres maîtres prendront nécessairement beaucoup d'heures et causeront beaucoup de fatigues. Elles risquent même de mordre si fort sur le temps des préparations que les maîtres n'aient plus la possibilité de se renouveler constamment et de suivre le mouvement de leurs disciplines.

Il y a là un grave danger auquel il ne sera remédié que par un accroissement du nombre des maîtres et peut-être aussi par l'adjonction d'un certain nombre de professeurs qui ne s'acquitteraient que d'un enseignement restreint et spécialisé et qui seraient, pour l'essentiel, voués aux recherches fondamentales en théologie et philosophie. C'est à eux que, pour une large part, il reviendrait de tenir leurs collègues au courant du mouvement général de la recherche et de les y guider. Ils contribueraient par le fait même à l'éducation permanente des maîtres ordinaires qui n'est pas moins nécessaire que toute autre et rempliraient ainsi dans la maison d'études une tâche essentielle.

Il va sans dire que les maîtres une fois choisis ne devraient pas être sollicités pour des tâches étrangères à leur destination. La tentation existera toujours de faire appel à eux à tout bout de champ. Mais c'est une tentation. Il faut savoir ce que l'on veut et rompre avec ces coutumes étranges qui assignent impérieusement à des hommes des fins pour lesquelles on leur refuse les moyens adéquats.

*
* *

Parvenu au terme de ces pages, le lecteur risque fort d'être déçu. Nos analyses lui paraissent sans doute rapides. Il est vrai que chacune pourrait être développée longuement. Nous avons seulement voulu décrire à grand traits une situation.

Certains éprouveront peut-être aussi un sentiment d'agacement devant ce qu'ils estimeraient un parti pris de nouveauté. A ceux-ci, nous répondrions que la mise en lumière de transformations nécessaires n'est pas du tout le fait d'un jugement, encore moins d'une condamnation du passé. La raison des réformes n'est pas d'abord à chercher dans des erreurs ou des fautes passées, mais bien dans l'évolution rapide des situations où l'enseignement des clercs se trouve pris, bon gré, mal gré.

On rapporte que François d'Assise, pénétrant un jour dans un village pour prêcher, fut arrêté par un paysan qui lui posa la question : « Es-tu bien le frère François » ? Et sur la réponse affirmative, le paysan répartit : « Alors, sois bien ce qu'on dit que tu es, car beaucoup ont mis en toi leur espoir ». Sous des apparences parfois déconcertantes, n'est-ce pas la question que le monde pose à l'Eglise aujourd'hui ?

Eegenhoven-Louvain **A. THIRY, S.J.**
95, Chaussée de Mont-Saint-Jean